



HAL
open science

Compte rendu de Patrick Tort, Qu'est-ce que le matérialisme? Introduction à l'analyse des complexes discursifs (Paris, Belin, 2016, 992 Pages).

Lilian Truchon

► **To cite this version:**

Lilian Truchon. Compte rendu de Patrick Tort, Qu'est-ce que le matérialisme? Introduction à l'analyse des complexes discursifs (Paris, Belin, 2016, 992 Pages).. 2016. hal-01494795

HAL Id: hal-01494795

<https://hal.science/hal-01494795>

Preprint submitted on 24 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**COMPTE RENDU DE PATRICK TORT, QU'EST-CE QUE LE MATÉRIALISME ?
INTRODUCTION À L'ANALYSE DES COMPLEXES DISCURSIFS (PARIS, BELIN,
2016, 992 PAGES).**

Lilian Truchon

Dans cette nouvelle somme théorique qui rappelle par sa forme et son étendue *La Pensée hiérarchique et l'évolution* (1983) et *La Raison classificatoire* (1989), Patrick Tort tient le double pari de caractériser le matérialisme et d'explicitier la méthode qui lui permet d'installer sur des bases entièrement renouvelées ce que l'on appelait au temps de Foucault l'« histoire des systèmes de pensée ». Poursuivant le dialogue avec Marx, mais aussi avec l'ensemble des sciences biologiques et humaines, l'auteur avance sur un terrain que ses travaux fondateurs sur Darwin ont largement contribué à défricher. Sa démarche matérialiste s'accorde avec l'idée marxienne d'une « sortie de la philosophie » et, corrélativement, avec le projet revendiqué par Marx lui-même lorsqu'il rêve d'élaborer une théorie unitaire des processus immanents, une sorte de matérialisme intégral qui articulerait la science de la nature transformée par Darwin et la science de la société révolutionnée par ses soins. Pour Tort, comme pour Marx, un tel projet passe inévitablement par une « désaliénation du langage » puisque l'affranchissement de toute connaissance objective s'effectue contre l'emprise du discours des idéologies comme forces historico-sociales qui entravent ou dévient ses développements au bénéfice de pouvoirs perpétuellement intéressés à s'en défendre ou à s'en emparer. À ce titre, l'un des axes de l'Analyse des complexes discursifs (ACD), nouvelle discipline d'étude construite par l'auteur, a pour but notamment de « théoriser le rapport entre l'historicité innovante des sciences en devenir et la transhistoricité parasitaire (sous la forme du « retour ») des idéologies parascientifiques ». Étayant son propos par de nombreuses études de cas, il invite le lecteur à une véritable *praxis* de la compréhension des actes discursifs *en situation*, c'est-à-dire à un décryptage permanent de leurs enjeux.

L'auteur aborde en particulier trois thématiques majeures :

- La conscience, par une redéfinition biologique élémentaire de celle-ci ;
- La morale, notamment à travers la poursuite du débat avec Yvon Quiniou ; occasion de distinguer d'un côté le souci proprement philosophique de « fonder » la morale, et de l'autre l'explication de la moralité en termes de genèse évolutive et culturelle.

- L'idéologie. Tort propose en particulier une étude informée et inégalée à ce jour des enjeux scientifiques et politiques du lyssenkisme. Cet épisode de la science soviétique, que Tort étudie principalement dans le cadre français, incarne l'échec d'une hybridation délétère entre la « science » et la « philosophie » qui reproduit la confusion entretenue par la rhétorique de l'ère stalinienne entre le matérialisme historique et le matérialisme dialectique (le « Diamat »). Lyssenko a récupéré abusivement le darwinisme tout en empruntant aveuglément à Marx et Engels l'idée d'une prétendue « bévue malthusienne » de Darwin. Il a repris aussi à ces derniers la conception « dialectique » du « saut ». En toute rigueur, conclut Tort, l'agronome soviétique fut l'équivalent « d'un disciple de Buffon qui, dans son potager, aurait voulu effectuer la démonstration pratique de l'hypothèse un instant ébauchée par son maître imaginant un changement d'espèce dû à la plasticité des molécules organiques sous l'influence directe d'un changement de climat et d'alimentation ».

Il s'agit donc d'interroger et de construire les conditions de possibilité d'un matérialisme intégral réunissant l'histoire de la nature et l'histoire des sociétés, sans que cette dernière ait pour autant à se réduire à l'autre ou à n'exister que comme son annexe. Le programme de l'auteur n'est aucunement lié à une « option » philosophique. Son

matérialisme est « la condition de possibilité de toute connaissance objective. Posant la matière comme existence première et source de toutes les catégories de phénomènes, il est par nécessité *moniste*. Il implique donc également la production d'une théorie de la genèse matérielle des phénomènes de conscience et d'intentionnalité, longtemps confisqués par la métaphysique ». C'est pourquoi seul le principe d'une « connaissance par l'origine » et la notion de « naissance », impliquant un lien de filiation, offrent la possibilité d'échapper aux mythes théologiques de l'instauration radicale. Corrélativement, Tort dévoile la permanence idéologique d'une métaphysique résiduelle de la rupture et des commencements absolus, laquelle entrave la connaissance objective en science, comme en tout domaine. À ce propos, il n'est pas sûr par exemple que Marx se soit affranchi de la philosophie, comme il le souhaitait, lorsqu'il emprunte à l'hégélianisme les notions de « saut » ou « bond qualitatif » pour décrire le « commencement » de l'histoire des sociétés. Âge adulte de la connaissance et résultat d'une « conversion », le matérialisme décrit par Tort « se confond historiquement, de fait, avec l'élaboration de la science moderne s'affranchissant graduellement des contrats de parole qui l'asservirent longtemps à la métaphysique et à la théologie ». Il est évident que ce « matérialisme scientifique », qui élargit le matérialisme des sciences de la nature jusqu'au matérialisme historique et qui situe dans l'immanence la totalité du champ du connaître, n'assigne donc *a priori* aucune limite au projet d'investigation du réel. Il est autre chose que ces deux démarches avec lesquelles nous le confondons souvent : le réductionnisme théorique grossier qui se révèle impuissant à penser la nouveauté évolutive ; et son corrélat, l'agnosticisme méthodologique des savants que l'on nomme aujourd'hui le « non-empiètement des magistères », compromis typique de ceux qui acceptent le réductionnisme et ses limites en réservant de ce fait la « science de l'inconnaissable » aux multiples représentants des familles spirituelles. Tort rappelle que le représentant éminent de ces deux démarches au XIX^e siècle ne fut certainement pas Darwin, mais le théoricien de l'improprement nommé « darwinisme social » et défenseur d'un « Inconnaissable », Herbert Spencer (son équivalent en Allemagne étant Ernst Haeckel, promoteur simultané du *Sozial Darwinismus* et de la « religion moniste »).

Pour l'auteur, le « chaînon retrouvé » de la cohérence du matérialisme est l'« effet réversif de l'évolution ». C'est la formalisation du mécanisme réel de divergence évolutive qui s'applique chez Darwin à la pensée du « passage » de la nature à la civilisation, c'est-à-dire du règne d'une sélection éliminatoire à son remplacement progressif, grâce à la sélection des instincts sociaux, par un altruisme solidaire, l'élargissement indéfini de la « sympathie » et la reconnaissance de l'autre comme semblable. Et c'est ce qui rend possible le raccordement instruit, en termes de grandes tendances évolutives, entre l'histoire de la nature – « une histoire qui ne devient en effet *historique* qu'avec Darwin » – et l'histoire des sociétés humaines. En d'autres termes, l'une des leçons profondes du monisme matérialiste de Darwin revient expliquer que l'espèce humaine étant la seule espèce animale qui soit parvenue à transformer son milieu en « adjuvant de survie » (Tort) et à échapper ainsi à la plupart des grandes pressions sélectives, l'Homme se libère dans une grande mesure du déterminisme sélectif, et ce jusqu'à inverser les rapports induits par la lutte pour l'existence en rapports coopératifs réglés par la sympathie et la raison. Mais la faiblesse du marxisme institutionnalisé a été d'ignorer, suivant la formule de Tort, qu'« il est possible d'inverser la nature, mais non de rompre avec elle ».

La constitution de ce matérialisme nouveau implique nécessairement une réforme de l'ancien : l'abandon de la conception strictement 'nécessitariste' du « déterminisme » impliquée par la reprise du modèle réductionniste des premiers atomistes (Leucippe,

Démocrite). En effet, ce modèle a rendu jusqu'à présent impossible de penser en termes naturalistes la conscience et l'autonomie du vivant dans leur existence et leur développement évolutifs, préservant ainsi, comme on l'a expliqué, l'espace d'un Inconnaissable, et par là même l'emprise maintenue des religions. Puisqu'il existe une équation nécessaire et permanente entre le matérialisme et la science, il est logique que l'on retrouve couramment ce modèle « leucippo-démocritéen » dans une science occidentale qui ne s'est construite qu'à travers lui. Une alternative est la physique d'Épicure avec la déclinaison spontanée des particules élémentaires. En effet, ce matérialisme « actif » inscrit la contingence, c'est-à-dire la capacité d'autonomie, de spontanéité et d'improvisation imprédictible au plus profond de la matière. « Ainsi », écrit Tort, « la "liberté" ne s'exclut pas du déterminisme, ni ne l'exclut. Elle en est une partie. Un acte libre est un acte que détermine la spontanéité d'un *agent* ». La spontanéité de l'atome n'est pas sans cause, « *indéterminée* » (mauvaise traduction du latin « *incertus* » dans le poème de Lucrèce, démontre Tort), mais constitue une « *détermination imprédictible* ». Ainsi, le modèle physique d'Épicure, en autorisant la contingence, met en place « la possibilité de penser, sans vide théorique et sans appel à un principe hétérogène ou transcendant, le matérialisme requis par la théorie moderne de l'évolution, celui qui sera apte à écrire, avec Darwin, à travers le *continuum* phylogénétique, *l'histoire naturelle de la liberté* ».

La liberté est l'une des composantes du déterminisme

En ce qui concerne le hasard, la nécessité et la liberté, il est utile de développer notre argumentaire pour tenter d'éclaircir, à la lumière de la conception de Tort, des thématiques qui font l'objet de tant de polémiques dans l'histoire de la philosophie, quitte à revenir sur des points déjà abordés. Remarquant que jusqu'à présent, « la question de la liberté divise les matérialistes », Tort partage ceux-ci en trois classes : d'abord ceux pour qui la liberté est une illusion (seule existerait la fatale nécessité) ; ensuite ceux, suivant Spinoza (Lettre 58, à Schuller) mais aussi des penseurs comme Hobbes, Diderot et Marx, pour qui la liberté est la *reconnaissance de la nécessité* comme lucidité émergente propre à l'humanité améliorant d'une façon graduelle la maîtrise de son rapport à la nécessité externe ¹ ; enfin, ceux qui réfléchissent en physiologistes (comme le neurobiologiste Gerald Edelman) se fondant prioritairement sur les sciences du vivant, et qui inscrivent la conscience et le libre arbitre sous la dépendance stricte de la détention anatomique d'un cerveau. Pour sa part, Patrick Tort s'inscrit dans une « quatrième classe » qui conçoit la compatibilité, non pas spécifiquement entre nécessité et liberté (dont l'alternative entretenue en philosophie serait le résultat d'une véritable emprise dualiste), mais entre déterminisme et liberté, puisqu'il soutient qu'en vérité, « la "liberté" n'est pas le *contraire* du déterminisme, mais bien *l'une de ses composantes* ». Si Tort donne raison à la deuxième classe de matérialistes lorsque celle-ci « postule avec une indéniable raison que la liberté s'accroît avec l'approfondissement de la connaissance des déterminismes », il questionne le sens d'une liberté pensée comme absence de contraintes externes et qui échapperait d'un bond (comme le conçoivent en particulier certains marxistes) au déterminisme naturel ².

¹ Malgré une critique du matérialisme mécaniste, c'est à cette deuxième classe que se rattache le commentaire de mon ouvrage sur « nécessité et liberté » : Lilian Truchon, *Lénine épistémologue*, Paris, Delga, 2013 (voir p. 60-65).

² Cette conception de la liberté se retrouve chez Marx et côtoie dans l'œuvre de ce dernier l'interprétation spinoziste. Dans le tome III du *Capital*, celui-ci parle en effet, sur un ton messianique, de l'ère du « véritable royaume de la liberté » comme sortie définitive (« au-delà ») du royaume de la nécessité. Et lorsqu'il ajoute que,

Pour éviter cet écueil théorique, il faut bien pour cela cesser d'identifier déterminisme et nécessité (puisque cela serait oublier « l'autre composante »), et dépasser sur le plan de la connaissance objective les thématiques et alternatives stériles : nécessité (causalité mécanique) et/ou liberté (indéterminée), nécessité et/ou hasard. À ce titre, l'épicurisme a pour avantage notamment de se départir de l'idée, qui se révèle problématique, d'une « libre nécessité » puisque la nécessité s'oppose, à proprement parler, à la contingence, non parce que celle-ci serait dépourvue de causes mais parce que ce nécessitarisme ignore, comme on va l'expliquer, la présence radicale et active de la liberté au sein du déterminisme. Chez Épicure, ce qui produit le clinamen est une *capacité* de l'atome, du *stoikhêion* considéré comme *agent* – propriété dont la manifestation est seulement imprédictible (et non pas « sans cause »). Il faut donc préciser que les « pactes du destin » que la spontanéité de la matière peut *rompre* selon Lucrèce renvoient non pas au déterminisme en général puisque la contingence constitue une propriété élémentaire de la matière, mais à la nécessité naturelle impérieuse et immuable régie, dans la physique de ses grands prédécesseurs (Leucippe, Démocrite), par un principe de causalité purement mécanique excluant *nécessairement* la contingence et la spontanéité.

On peut s'attendre à ce que la conception de la liberté proposée par Tort, qui s'affirme ici héritier de l'épicurisme, s'expose à une accusation de dualisme qui opposerait indûment nécessité et liberté, là où la deuxième classe de matérialisme affirme au contraire leur comptabilité³. Or, la contingence (qualité essentielle de ce que l'on nomme la « liberté ») est ordinairement opposée à la nécessité. Dans ce sens, si l'on suit Tort, il n'y a pas adéquation entre nécessité et liberté sous la forme d'une « libre nécessité », c'est-à-dire d'une nécessité modifiée car *en aucun cas* la liberté ne peut dériver ni émerger de la stricte « nécessité ». Pour autant, la liberté, *au même titre* que la nécessité, est l'une des composantes du déterminisme. Si la conception de Tort n'est pas un « nécessitarisme », l'univers tel qu'il le conçoit est néanmoins déterminé de part en part. Et la liberté telle qu'il la présente est simplement une propriété *disponible* de la matière. C'est pourquoi on peut dire que la conception matérialiste de la liberté chez Tort reste moniste (en maintenant la continuité fondamentale de la matière) tout en s'attachant – c'est le sens de la rupture épicurienne – à découvrir l'existence d'une discontinuité primordiale (qui est un pouvoir actif d'*improvisation*) dans le comportement intime de la matière.

Sur la question du statut du hasard, l'attribution par Tort de « la propriété d'autonomie et de comportement spontané au sein même des propriétés générales de la matière » peut servir à expliquer les résultats de la physique quantique sans faire appel à l'existence d'un hasard principiel (identifié abusivement à la contingence) qu'il considère bien comme un vide théorique. Hume (dont la conception de la liberté est proche de celle de la deuxième classe de matérialistes) remarquait déjà dans son enquête sur l'entendement humain que le hasard, quand on l'examine de près, est purement négatif et ne désigne aucun pouvoir réel qui existerait quelque part dans la nature.

Finalement, c'est à une démarche marxienne centrée autour de l'idée « d'auto-changement » (en allemand : *Selbstveränderung* ; voir la troisième thèse sur Feuerbach) que semble implicitement se rattacher le projet, entrepris par Tort, de construction d'un

néanmoins, ce royaume de la liberté ne peut s'épanouir qu'en se fondant sur celui de la nécessité, cela relève d'une pensée de l'étagement que l'on retrouve dans la conception marxienne du passage de la nature à la culture, de l'histoire naturelle à l'histoire sociale.

³ Si l'on s'autorise à utiliser une analogie, on pourrait dire que cette critique s'avère aussi peu pertinente que celle qui affirme la supériorité « moniste » de l'égo-altruisme, comme fin de la morale évolutionniste de Spencer, sur la morale de Darwin fondée, elle, sur la reconnaissance d'un altruisme originaire qui ne doit rien à son contraire : l'égoïsme.

matérialisme complet. Rappelons que pour fonder sa sociologie matérialiste, Marx voulait surmonter l'opposition de l'objectivité et de la subjectivité (synonyme ici non de subjectivisme mais d'activité) en intégrant justement l'aspect actif et subjectif de la pratique humaine laissée en déshérence par l'ancien matérialisme nécessitariste. C'est Ernst Bloch qui dira à ce sujet que « Marx, en tant que matérialiste justement, insiste sur le fait que le facteur subjectif de l'activité productive est, précisément au sein de l'Être, lui aussi un facteur objectif, au même titre que l'objet »⁴. À l'instar de Marx, Tort veut rendre possible la coïncidence des conditions et de l'activité, c'est-à-dire réunir la détermination « passive » et la détermination « active ». L'enjeu est d'éviter, comme le fait pourtant « l'emploi scientifique et épistémologique ordinaire du vocable "déterminisme" », la seule « prise en considération du *déterminé* (ou du *prédéterminé*) » et, corrélativement, l'ignorance du « *déterminant* » en tant que « détermination propre de l'agent ». C'est pourquoi, en expliquant d'une façon réellement novatrice que la "liberté" est l'une des composantes du déterminisme, Tort concilie le « déterminisme externe de Démocrite » à la « détermination interne et spontanée de l'élément (active dans *le clinamen*) » qu'Épicure ajoute [...] dans le but de rendre compte de « l'*intégralité* du déterminisme ».

Ainsi, cette intelligence réellement nouvelle du matérialisme, « [...] en dépit d'un "retour" emblématique à Épicure, revendique une nouveauté capable de produire dans le champ général des sciences et dans la théorisation des modalités de la connaissance objective une authentique *révolution* ». Chomin Cunchillos avait lui aussi emprunté cette voie dans le cadre de la réflexion épistémologique accompagnant son propre travail de biochimiste, auprès de Faustino Córdón, sur la base de la théorie des « unités de niveau d'intégration »⁵. En somme : physique du *clinamen*, théorie des unités de niveau d'intégration, effet réversif de l'évolution, sont les trois étages de l'intelligence de ce nouveau matérialisme en construction dont Patrick Tort, à travers l'ACD, est aujourd'hui le maître d'œuvre.

Lilian Truchon

⁴ Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*, tome 1, Paris, Gallimard, 1976, p. 315.

⁵ Chomin Cunchillos, *Les Voies de l'émergence. Introduction à la théorie des unités de niveau d'intégration*, Paris, Belin, 2014, précédé de P. Tort, « Faustino Córdón et l'unité dans la théorie biologique ».